

Comment êtes-vous venu à la traduction ?

Ma toute première expérience de traduction s'est faite dans le cercle familial puisque, très jeune, j'ai traduit de l'argentin deux recueils de poèmes de mon père. Devenue une grande fille, j'ai un jour rejoint l'équipe originelle du mensuel *Books* et c'est là que j'ai pu commencer à traduire de façon soutenue, pour le magazine d'abord, puis pour la maison d'édition de littérature. Mon premier roman traduit de l'italien, *La Mariée était en rouge* (*Rosso come una sposa*) est ainsi paru en 2013 chez Books Editions. Depuis, le désir de creuser ce sillon-là, celui qui attache des mondes les uns aux autres, de Paris à Buenos Aires, de Buenos Aires à Salvador de Bahia, de Salvador à Epinay-sur-Orge en passant par Trieste ou Lisbonne, ne m'a pas quitté. Il autorise un mouvement incessant, qui s'enroule autour du nœud de ma transplantation première, d'un pays vers un autre. J'ai lu quelque part qu'être bilingue n'est pas qu'une question de mots mais de corps. Oui, mon désir de rester dans un va-et-vient continu entre plusieurs langues tient peut-être bien à cela : faire en sorte que tous ces corps restent vivants.

Avez-vous des modèles en traduction, des traducteurs qui vous ont inspiré ?

C'est une bonne question qui m'inspire immédiatement une réflexion: les traducteurs restent trop souvent anonymes. Le traducteur, comme tout auteur, nourrit son écriture de ses lectures. Votre question pourrait tout aussi bien être formulée de la manière suivante: quelle littérature vous inspire ? Car combien d'auteurs russes, américains, israéliens, etc. ai-je lu en français en ignorant tout du traducteur ? Peut-être ne se met-on à prêter attention au nom du traducteur que lorsqu'on le devient soi-même...?

Quelles sont les difficultés de traduction spécifiques à la langue que vous traduisez ?

Les difficultés sont davantage liées à l'emploi spécifique que l'auteur fait de sa langue, à sa manière de la travailler et de la triturer, qu'à la langue elle-même. C'est là, lorsque la créativité du traducteur est mise au défi, que les difficultés se présentent mais aussi...que le plaisir naît.

Au contraire, qu'est-ce qui est le plus facile à traduire pour vous ?

Et le plus facile, c'est donc quand le plaisir est là, quand on jouit de se mettre à sa table de travail.

Comment abordez-vous un texte que vous allez traduire ?

Je dirais qu'on garde en soi la petite musique qu'a fait naître la lecture du livre et on se lance en essayant d'en retrouver les notes. Souvent, on comprend que l'on ne connaît pas toutes les gammes qu'il faudrait pour que la chanson prenne. Il faut donc lire, chercher, discuter pour la faire sienne. C'est quand même un jeu un peu cannibale!

Échangez-vous avec l'auteur au cours de la traduction ? Certains auteurs que vous avez traduits sont-ils devenus des amis ?

Oui, bien sûr, si l'auteur est vivant, pourquoi s'en priver! Il est le mieux placé pour éclaircir les intentions du texte lorsque vous hésitez entre plusieurs directions à prendre, ou pour vous aider à trouver la meilleure, ou tout simplement être celui qui vous donne l'aval de la carte blanche : « Vas-y, du moment que ça marche ». Dans ma courte expérience, j'ai eu la chance de rencontrer deux des auteurs que j'ai traduits. Il naît certainement une affection et une complicité autour du pacte tacite de la traduction. Ce doit être une drôle d'expérience pour l'auteur que de se voir ainsi décortiqué au millimètre près, sans doute flatteuse, mais aussi fastidieuse, comme une mouche qui vous tourne autour...

Vous arrive-t-il de traduire des livres que vous n'aimez pas ?

Ca ne m'est pas encore arrivé mais la vie est longue.

Le livre que vous auriez aimé traduire ?

Crime et châtiment si seulement j'avais appris le russe...quelle beauté cette langue.

Le livre que vous ne pourriez/voudriez pas traduire ?

« La comptabilité pour les Nuls ».

Un auteur méconnu que le public français devrait absolument découvrir.

Un livre que viennent de publier les toutes jeunes éditions L'Antilope : « Entre les murs du ghetto de Wilno, 1941-1943. Journal », traduit du yiddish par Batia Baum. L'auteur, Yitskhok Rudashevski, avait quinze ans lorsqu'il fut exécuté à Ponar en 1943. Enfermé dans le ghetto depuis 1941, il a vécu le calvaire que les nazis réservaient aux Juifs et l'a décrit dans son journal qui commence avec l'invasion de la Lituanie par l'armée allemande. Ce livre a une force extraordinaire, comme son jeune auteur.

Expression, juron ou insulte favori en VO et sa traduction en français.

« La puta madre que te remil parió ! », l'une des insultes préférées dans ma famille, typiquement argentine et très très vulgaire... Littéralement : « Putain de ta mère qui t'as accouché mille fois et plus ! », et en mieux : « Putain de ta mère, vas te faire foutre et mille fois refoutre ! »

Quelques livres que vous avez traduits...

De l'italien: *La Mariée était en rouge*, de Anilda Ibrahimi. Books Éditions, 2013.

De l'espagnol (Argentine): *Cent ans de liberté & Coca-Cola*, de José Muchnik, L'Harmattan, 2009. *Les Voix d'en dessous*, de Pablo Melicchio, Zinnia Editions, 2016.

